

# CADAVRE EXQUIS

Lionel LAFAYE

[lionel.lafaye@free.fr](mailto:lionel.lafaye@free.fr)

<http://blogecrits.wordpress.com/>

*Merci à tous ceux et celles qui m'ont soutenu et inspiré dans ce projet. Un grand merci à Sébastien pour ses précieuses corrections.*

Ce jour là, j'avais dû froisser l'équivalent d'une ramette de papier. Sur chaque page je n'avais pas réussi à aligner plus de deux phrases vaguement cohérentes. Rien, pas la moindre parcelle d'inspiration, j'étais aussi vide que ce foutu papier et que mon dernier paquet de cigarettes. Le téléphone s'est mis à sonner. Aucune envie de décrocher, le répondeur a fait ça pour moi.

- Bonjour vous êtes bien chez Harry Kent, laissez votre message ou rappelez-moi plus tard.

Je sais bien que ce message n'est pas, comment dire? Enfin, il est plutôt lapidaire, on me l'a déjà dit, « lorsque je tombe sur ton répondeur, j'ai envie de raccrocher. » C'est vrai.

- Bonjour Harry, vous n'êtes pas là...? Apparemment non, alors rappelez-moi pour me dire où vous en êtes dans votre manuscrit, nous sommes impatients d'en connaître les grandes lignes, et même un peu plus. Je vous rappelle que l'échéance approche. A bientôt Harry, j'attends de vos nouvelles.

Ils ne vont plus me laisser respirer tant que je n'aurai rien montré. Je n'aurais jamais dû signer ce contrat. Le fric, le fric, c'est uniquement pour ça que j'ai signé et ils le savent, ils en profitent ces rapaces, ils en veulent encore plus. Ils n'ont pas compris qu'Harry Kent était foutu, vidé, détruit. Harry Kent est mort. Je suis mort, mais je les intéresse encore, c'est mon nom qui les intéresse : Harry Kent, le maître du suspense! Mais c'est fini tout ça, je ne peux plus faire des best-sellers sur commande. Je n'y arrive plus. D'ailleurs, je n'arrive plus à rien.

C'est si beau le succès, la notoriété, les interviews, les articles dans les journaux. Et puis l'argent, l'argent qui

coule à flot, tous ces chiffres, tous ces zéros, ça donne le vertige. On se sent intouchable, à l'abri de tout, invulnérable. C'est ça invulnérable, une sorte de super héros, adulé, aimé, tout devient si facile. Et puis ça passe, parce que tout passe, les saisons, les modes, les idées, les films, les bouquins, les vedettes, même les super héros. Le fric passe aussi, et ça, finalement, c'est le plus dur, parce qu'avec lui tout s'en va, ou presque.

Je ne sais pas trop pourquoi j'ai signé ce nouveau contrat, parce que mon banquier me harcelait tous les jours, parce qu'on ne me reconnaît plus dans la rue? Je sais que c'est simple, idiot même, j'en rajoute peut-être, je n'ai pas vendu mon âme au diable, mais j'aurais pu, au mieux par nécessité, au pire par égocentrisme.

Je n'avais jamais eu le moral aussi bas que ce jour là. Je décidais de sortir prendre l'air. Je n'avais jamais autant visité New York. Tous les jours je jetais une ramette de papier froissé et je partais au hasard pour me changer les idées, pour survivre. Les grands magasins, les musées, Central Park et même la statue de la liberté. On m'a même pris pour un touriste français « Bonjour monsieur, comment alleill-viou? » « Very vell sain-quiou. » J'ai eu droit à la plaquette explicative dans la langue de Molière.

Ça m'a fait mal. Pas qu'on me prenne pour un français, bien que ces guides zélés toujours à l'affût d'une occasion pour placer maladroitement trois mots en langue originale, je trouve ça ridicule, mais bref, ce qui m'a fait mal c'est qu'il ne m'ait pas reconnu, cet arriéré mental. Ce qui m'a rassuré finalement, c'est que c'était un arriéré mental, donc il ne pouvait pas me connaître. Quoiqu'il ne soit pas utile d'avoir fait Harvard pour lire du H.Kent, il

est même fort possible qu'il en ait lu. Cette pensée a été de loin la plus douloureuse.

Maintenant je ne vais plus chercher l'inspiration, je ne vais plus en ville, lorsque je sors c'est pour faire quatre cents mètres au grand maximum. L'épicerie pour le whisky et la bière, le chinois quand j'ai faim et le Monkey Bar pour boire un coup. Où que j'aille, on me reconnaît, mon univers est petit certes, mais ma popularité est inaltérable, et c'est la même chose pour Jessie ma voisine, Hector son fils, Bob, Bill, Gus, et tous les autres. Dès que j'entre dans un des ces trois lieux, on me dit « bonjour Harry ». Ça me fait du bien.

Jennifer est une sacrée nana, un peu masculine, enfin elle a un côté un peu rentre dedans, voire un peu rustre même. Le verbe haut le langage familier et pour les non initiés, cela doit plutôt ressembler à du langage de charretier.

- Hey! Harry et ben t'as une sale gueule mec. Vraiment une sacrée sale gueule. Tu vas m'arranger ça avant que je te foute dehors à grands coups de bottes dans le cul!

Il faut préciser que Jennifer ne parle pas, elle crie, et quand elle s'énervé, elle gueule. Mais sans elle le Monkey Bar n'existerait pas et j'en connais plus d'un qui serait perdu, abandonné, démuné, désemparé. Bob l'électricien, où irait-il? Il vient là tous les soirs prendre son Bourbon. Calvin, « l'homme d'affaire » comme on le surnomme, je n'ai jamais su ce qu'il faisait comme métier et personne ne le sait, des suppositions, des rumeurs. En tout cas il est toujours impeccable, chemise, cravate, gilet, veste, pantalon à pince et le tout assorti. D'ailleurs c'est toujours surprenant de le voir au Monkey. Il y vient régulièrement, le matin à sept heures pour le café et le

soir vers sept heures pour le cappuccino. Jamais une goutte d'alcool, droit comme un I, discret, poli, lorsqu'il est là tout semble différent, Pendant les quinze minutes qu'il prend pour boire son café et lire le NY Times, l'atmosphère s'apaise. Jennifer parle un ton en dessous pour ne pas le déranger, et si quelqu'un fait simplement mine de se lever pour allumer la TV, il est renvoyé à sa place avec la rudesse qui s'impose.

-T'as pas la télé chez toi? T'as rien d'autre à foutre qu'à regarder ces conneries, non? Tu vois pas que ça te ramollit le cerveau ? Si tu la regardais moins tu t'occuperais un peu mieux de ta femme et tu l'aurais moins molle...

Et Hector, le fils de Jessy, que deviendrait-il sans le Monkey et sa patronne? Jennifer adore qu'on l'appelle Patronne et le gamin l'a bien compris, ce n'est pas le seul d'ailleurs, dès que le ton monte, les formules magiques permettent d'apaiser le monstre.

-T'as raison Patronne!

-C'est vrai Patronne?

-Vous énervez pas patronne!

Hector en abuse, mais elle le sait, tout ce qu'il veut c'est qu'elle lui laisse regarder le Basket à la TV, mais dans l'arrière boutique, au calme, surtout quand il y a les Knicks au Madison Square Garden. Un jour elle lui a même promis qu'elle l'amènerait voir un match. Le gamin attend encore, mais il y croit.

-T'es un sacré morveux toi tu sais, t'es mon petit amour Nom de Dieu. Je t'y amènerai moi au Madison, on ira les voir sur place tes Knicks, mais il faut que tu grandisses un peu c'est quand même pas un lieu pour les petits merdeux de six ans et demi.

-Sept ans et demi, Patronne.

Jessy est la seule femme à oser rentrer au Monkey, elle laisse Hector pour aller faire des ménages le soir. Il y a bien Laetitia, mais lorsqu'elle passe, c'est en coup de vent juste pour déposer le courrier sur le comptoir.

-Un café?

-Merci patronne, mais faut que j'y aille, j'ai pas fini ma tournée.

C'est devenu un rituel, Laetitia repart d'une même foulée, main en l'air en guise d'au revoir, nez en avant, balancée comme Columbo lorsqu'il quitte le suspect, dos courbé, cigare entre l'index et le majeur, perdu dans ses pensées.

Chacun a ses habitudes ici. Moi, la mienne, c'est de m'asseoir juste à la table de droite en entrant, face à la baie vitrée. Je lis le journal et je bois un Martini. Je n'en bois jamais chez moi, mais c'est l'habitude, la première fois que je suis venu, la patronne m'a offert ça.

-Goûtez-moi ça! Si vous me dites que c'est pas bon je vous fous dehors.

Alors j'ais pas eu le choix, et depuis je n'ai plus le choix. A peine suis-je assis que mon Martini est servi. D'ailleurs je la soupçonne fortement de vouloir me faire finir son stock, parce que je suis bien le seul à en boire. Mais ça me convient bien finalement.

-Vous avez du feu?

L'homme était grand, légèrement grisonnant, emmitouflé dans une longue gabardine noire, une barbe de trois jours. Un nouveau, je ne l'avais jamais vu ici.

-Je peux m'asseoir?

-Heu! Oui, je vous en prie.

Il m'a dévisagé, a tiré une longue inspiration sur sa cigarette, puis a posé son menton sur sa main droite.

-Vous ressemblez sacrément à Harry Kent. On vous l'a déjà dit?

-C'est moi!

-C'est vous?

-Et bien oui, c'est moi.

-Enchanté, Benjamin Clark, on m'appelle Ben.

-Très heureux Ben.

-Si je m'attendais à vous trouver ici. Ça c'est extraordinaire, vraiment le hasard des fois...

-Vous savez c'est très banal, je suis fourré ici tous les jours, c'est mon QG en quelque sorte.

-J'ai lu tous vos livres. J'adore!

Un fan, quelqu'un qui me reconnaissait, qui avait lu tous mes livres, une perle. Je me suis senti envahi d'un bien être, d'une chaleur, d'une légère torpeur même. Ses paroles me parvenaient par bribes, « Extraordinaire! », « Fabuleux! », « C'est du génie ! ». Je dois dire que j'ai eu un doute, une idée m'a traversé l'esprit, fugace, mais terrible, et si c'était un coup monté, une mauvaise blague, juste pour faire rire sous cape une bande d'imbéciles à l'humour de mauvais goût ?

Un regard à droite, Zeck et Joe sirotaient leur bourbon sans se soucier de mon admirateur, derrière eux le vieux Jack somnolait sur sa chaise, la tête penchée sur le côté. A droite les joueurs de cartes n'avaient d'autres soucis que de compter leurs points, non sans difficulté d'ailleurs. Au comptoir tout le monde était absorbé par les infos, Ben était bien le seul à se soucier de mon sort.

-Alors vous devez certainement travailler sur un nouveau roman?

-En quelque sorte oui.

Il s'est penché vers moi, index devant la bouche, regards lancés furtivement de part et d'autre, puis il a chuchoté :

-Top secret bien sûr. C'est tout de même admirable d'avoir une nouvelle idée à chaque fois. Franchement je me demande comment vous faites.

« Moi aussi! », allais-je répondre. Mais le pauvre Ben s'est mis à tousser, tousser de plus en plus (et de plus en plus) fort, j'avais mal pour lui, j'ai bien cru qu'il allait sortir ses tripes là, sur la table. Alors je l'ai emmené dehors. C'était infernal, ça raclait au fond de sa gorge, et par moment de longs spasmes semblaient venir du fond de ses entrailles. Je m'attendais au pire. Puis ça c'est arrêté, il a craché une sorte de glaire dégoûtante, c'est essuyé la bouche et s'est excusé, visiblement gêné. Il était exténué. Je l'emmenai chez moi, je ne pouvais pas décemment laisser un de mes fans crever impunément sur le trottoir, et qui plus est à quelques mètres de chez moi.

Le whisky l'a rapidement remis sur pied. C'était une des premières choses que j'allais apprendre sur Ben, c'était un sacré buveur de whisky. Ce soir là une seule bouteille n'avait pas suffi. Se confier à quelqu'un lui faisait du bien, ça faisait plaisir à voir. J'en appris plus ce soir là que toutes les autres fois où nous nous sommes rencontrés.

Ben était un ancien flic qui avait dû démissionner pour problèmes de santé. Ces quintes de toux ne devaient pas y être pour rien. Il vivait seul, sa femme était partie avec un de ses inspecteurs, alors comme il disait, « la vie m'est devenue difficile ». Ce type avait mal à la vie, il n'attendait plus rien, ne cherchait plus rien, sa femme

avait foutu le camp, sa santé se décomposait et même son boulot l'avait lâché.

On s'est immédiatement apprécié, peut-être parce qu'on n'avait pas le choix. Dans le désespoir on se raccroche à tout ce qui dépasse. Ce soir là chacun s'est raccroché à l'autre en tout cas. Lui à cause de sa solitude et de sa maladie, moi à cause de mon impossibilité à coucher trois phrases cohérentes sur une feuille de papier.

- Vous revenez quand vous voulez Ben, vous êtes ici chez vous.

J'ai eu quelques scrupules à le laisser partir. Des scrupules, et puis surtout une crainte, je ne l'ai admis que plus tard, mais j'avais peur de ne plus le revoir, de ne plus entendre ses compliments sur mes bouquins, sur mon écriture, sur mes personnages, il connaissait mes livres mieux que quiconque, y compris moi-même.

L'avenir allait m'apprendre que mes craintes n'étaient pas justifiées. Le surlendemain, Ben débarquait avec une bouteille de bourbon, précédé de ses quintes de toux démoniaques dont il emplissait tout le couloir de l'étage.

-Alors Harry, ça avance?

-Quoi?

-Ce roman? Ça avance?

Rien n'avancait, ni sur le papier, ni dans ma tête. La veille j'avais bien cru que quelque chose allait démarrer, mais non, fausse alerte, rien, trois gribouillis de mots assemblés maladroitement, une sorte de bouillie informe sans consistance, sans intérêt. Je hochais la tête sans conviction, comme pour dire : « ça peut aller... » et je prenais la cigarette qu'il m'offrait.

-Vous ne devriez pas fumer Ben...

-Tu sais au point où j'en suis, c'est pas celle là qui me tuera, le mal est déjà fait.

Des points lumineux s'étendaient à l'infini, jusqu'au bout de la nuit, je pensais à tous ces gens chez eux devant leur télé, aux enfants endormis, aux couples enlacés sur les canapés, pour mieux oublier mon appartement lugubre, ce flic malade et mon désœuvrement maladif. On a fini le bourbon et les cigarettes. Ben a dû partir sur le matin, je ne me souviens plus.

Nos rencontres sont devenues plus régulières, le fait d'être avec quelqu'un d'autre peut-être, me poussait à prendre le large, Central Park, Madison, bref, une résurrection. Pourtant rien ne venait. Impossible d'écrire quoi que ce soit.

-Alors ce roman, ça avance?

-Non, rien, je n'ai rien qui vient, pas le moindre embryon d'idée, rien, rien, rien....

Ben a allumé une cigarette, ses yeux brillaient, puis un léger sourire s'est dessiné sur son visage, du genre satisfait, ou plutôt insouciant, quelque chose d'apaisé, de calme.

-Moi j'ai une idée.

-Ha! Et on peut savoir laquelle?

-Oui mais il faut me promettre d'en faire un bouquin, parce que cette idée, c'est un Best Seller en puissance, de quoi faire exploser les ventes, à rendre jaloux Stephen King et tous les éditeurs qui pourront pas se payer Harry Kent.

-Et bien ça m'intéresse ça. Alors?!

-Non je ne te sens pas intéressé là, tout au plus curieux, tu aimerais savoir pour savoir, juste par curiosité.

-Et bien oui, savoir pour savoir, c'est déjà pas si mal non?

-Non, ce n'est pas suffisant Harry. Mets-toi à ma place, c'est comme un flic ou un journaliste qui voudrait savoir, juste comme ça pour voir. Non ça ne marche pas, on ne sait rien de cette façon, en tout cas, pas l'essentiel.

-C'est une histoire d'argent? Vous voulez que j'achète votre idée, avant de l'avoir vue en plus?

-Non, pas d'argent entre nous, enfin pas pour l'instant. J'ai l'idée, tu sais écrire, tu as un nom, il s'agit d'un travail d'équipe. Tu ne veux pas acheter sans avoir vu, et moi je ne peux pas donner sans être sûr que tu es le bon destinataire. Es-tu prêt à recevoir Harry?

Je l'ai laissé sur son banc avec son mégot, sa barbe de trois jours et son Best Seller lyophilisé. Il m'avait passablement énervé avec son sermon sur le don et son destinataire. Je ne l'ai pas revu pendant plus d'une semaine, pourtant, je devais admettre qu'il n'avait pas entièrement tort, qu'après tout, ce n'était pas facile pour lui non plus. Et puis il avait l'air si sûr... de la certitude au fond des yeux. J'avais envie de savoir malgré tout, et si c'était une idée géniale ? De toute façon, je n'avais rien, alors!

Puis est venue l'inquiétude, je pensais à cette blague qu'on m'avait racontée quand j'étais gosse. C'était un père, qui à chaque anniversaire, demandait à son fils ce qu'il souhaitait comme cadeau et invariablement il demandait une boule rouge. Le père ne comprend pas très bien pourquoi une boule rouge, mais bon c'est son gamin alors... Les années passent (et la blague dure, un bon conteur pouvait faire durer l'histoire une demi-heure au moins), un jour, le fils a un accident, il est sur son lit d'hôpital, il va mourir. Le père lui demande alors pourquoi ces boules rouges, et le fils répond péniblement parce que... Et il meurt. Fin de l'histoire.

Ça faisait rire celui qui l'avait racontée et qui avait embarqué tout le monde avec son histoire nulle, mais moi, ça m'a toujours inquiété, le fait de ne pas savoir, je trouve ça terrible. Surtout de ne jamais savoir.

Et si je ne connaissais jamais l'idée géniale de Ben, si on ne se voyait plus, s'il était fâché, s'il était mort! Je voyais la scène dans ma tête, Ben sur un lit d'hôpital, des tuyaux de partout, le monitoring qui bipe, son rythme cardiaque perdu dans les profondeurs de sa cage thoracique sans vie. Et puis les médecins, les infirmières, les blouses blanches, les bruits de pas dans les couloirs.  
-C'est foutu!

Les gants jetés dans les poubelles, la salle d'opération qui se vide, le corps de Ben au milieu, recouvert d'un drap blanc, le monitoring débranché ne fait plus son bip rassurant. Je m'approche, il reste une goutte de vie dans ses yeux, il me fait signe de m'approcher, je me penche sur son visage.

-Tu sais, le Best Seller, c'est l'histoire de...

Et il meurt! Je m'en veux terriblement, si je l'avais écouté, il ne serait pas mort, il aurait vécu à travers cette histoire, son histoire, dont personne ne saura jamais rien.

J'ai entendu le bruit infernal de la toux dans le couloir, puis la sonnerie et dans l'encadrement de la porte, Ben et sa bouteille de bourbon. J'ai dû esquisser un sourire de soulagement, et il l'a vu, ses yeux se sont mis à briller et une petite fossette s'est dessinée sur sa joue gauche.

-Il faut m'excuser pour l'autre fois, je ne me suis pas contrôlé...

-C'est rien Harry, c'est pas grave, je sais que c'est pas facile. Amène des verres qu'on boive un coup.

C'était comme une libération, le voir là, savoir qu'il ne m'en voulait pas, je me sentais tellement bien que j'ai accompagné Ben dans sa descente de bouteille, elle ne nous a pas résisté longtemps.

-Vous savez Ben, je pensais à cette blague qu'on se racontait quand j'étais gosse, celle du fils qui demande systématiquement une boule rouge à son anniversaire.

-Ha! Ha! Ha! Une boule rouge! Ha! Ha! Ha!

L'effet du bourbon était particulièrement prononcé ce soir là y compris chez Ben, qui riait pour un oui ou pour un non.

-Vous la connaissez?

-Qui? La blague?

-Oui!

-Non!

-Et bien alors pourquoi vous riez?

-Pourquoi? Mais j'en sais rien moi! Ha! Ha! Ha!....

Ben était plié en deux, et son euphorie devenait communicative.

-Non mais attendez, je l'ai pas encore racontée là. Ha! Ha! Ha!....

-Et bien qu'est ce que ça fait? Ha! Ha! Ha! Ha!...

-Non mais il faut arrêter de rire, je peux plus raconter comme ça... Hou! Hou! Hou!

-Mais d'où tu sors ce rire? Ha! Ha! Ha!...

-Et vous, vous avez vu le votre? Hou! Hou! Hou! Hou!...

-Allez viens on va au Monkey, je te paye à boire.

-Non mais j'ai pas soif là! Hou! Hou! Hou!...

-C'est pas grave, allez viens on y va! Ha! Ha! Ha!...

-D'accord, mais je vous raconte ma blague en route. Hou! Hou! Hou! Hou!....

-Ha oui! La blague! Ha! Ha! Ha! ...

-Attendez, je l'ai pas encore racontée! Hou! Hou! Hou!  
Hou! ....

Ça faisait des années que je n'avais pas autant ri, il faut dire que Ben était bon public, dès que je disais « boule rouge », il se mettait à rire comme un dératé, par enchaînement je riais aussi, tout en disant : « Attendez! Attendez! C'est pas fini! ». Jamais le trajet ne m'avait paru aussi long, de chez moi au Monkey.

-Dis-moi Harry, elle est nulle ta blague!

-Ça! Je vous l'avais dit! Hou! Hou! Hou! ...

-Tu pètes le feu ce soir Harry! Ça fait plaisir à voir vraiment.

-Qu'est ce que je vous sers? Un Martini ça vous dit? C'est moi qui l'offre! L'apéro préféré de mon petit Harry n'est-ce pas?

A vrai dire on n'a pas eu le temps de répondre quoique ce soit, Jennifer avait déjà posé les verres sur la table. J'ai bien vu à la tête que faisait mon coéquipier, que cette boisson ne l'enthousiasmait pas vraiment.

-Tu bois ça toi?

-Non! Enfin si...

-C'est vraiment dégueulasse ce truc, on dirait du sirop de...

-D'orange!

-Oui, c'est ça du sirop d'orange. Vraiment dégueulasse!

-Alors messieurs, il n'est pas excellent ce Martini?!

-Si, mais on....

-Allez hop, en voilà un autre! Et ne vous gênez pas, dès que votre verre est vide j'arrive. Ne vous inquiétez pas j'ai ce qu'il faut.

-Bon alors cette idée de Best Seller, vous vous décidez à m'en parler.